

BAROQUE

## Baroque

7 | 1974

Actes des journées internationales d'étude du  
Baroque, 1974

---

# Sir Francis Bacon et le type du *virtuoso* en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle

Jean-Jacques Denonain

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/baroque/463>

DOI : [10.4000/baroque.463](https://doi.org/10.4000/baroque.463)

ISSN : 2261-639X

### Éditeur :

Centre de recherches historiques - EHESS, Éditions Cocagne

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1974

ISSN : 0067-4222

### Référence électronique

Jean-Jacques Denonain, « Sir Francis Bacon et le type du *virtuoso* en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle », *Baroque* [En ligne], 7 | 1974, mis en ligne le 28 avril 2013, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/baroque/463> ; DOI : [10.4000/baroque.463](https://doi.org/10.4000/baroque.463)

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# Sir Francis Bacon et le type du virtuoso en Angleterre au xvii<sup>e</sup> siècle

Jean-Jacques Denonain

---

- 1 Je ne voudrais rien de plus, en cette présentation, que situer l'homme et le penseur dans le temps et l'atmosphère du Baroque, et dans l'évolution et le développement du Baroque scientifique, lorsque s'ouvrent de nouveaux horizons. D'emblée, je m'excuse auprès des philosophes qui m'écoutent. Davantage que dans l'optique de l'analyse pure, je rechercherai les arguments essentiels dans le domaine de l'anecdote significative. Je ne prétends nullement apporter des lumières extraordinaires, mais bien des documents. Et je voudrais être bref.
- 2 Esquissons d'abord la biographie de Bacon dans le temps et l'ambiance baroques. Il naît le 22 janvier 1561 (ancien style, donc 1562). Son père est Sir Nicolas Bacon, Lord Keeper of the Great Seal, c'est-à-dire Garde des Sceaux de la reine Élisabeth, « homme simple, direct et constant », dit-on de lui, « sans duplicité », humaniste de haute moralité. Avec sa mère, on échappe à la normale. C'est Lady Anne, fille de Sir Anthony Cook, qui avait été Jadis précepteur du jeune roi Edward II, et plus tard d'Edouard VI. Sir Anthony Cook, lui-même « éminent dans tout le cercle des arts et du savoir », veilla à donner à sa fille une éducation libérale. Très tôt, elle fut réputée pour son savoir « exquisement exercé dans les langues grecque et latine », savoir rare même chez les hommes de l'époque, et qu'elle partageait avec la reine Élisabeth (noble élève de l'humaniste Ascham) et Lady Jane Grey. Elle lisait aussi bien le français et l'italien.
- 3 Son père, gouverneur d'Édouard VI, associa Lady Anne à l'éducation du jeune prince.
- 4 Fervente puritaine, strictement calviniste, elle aurait été, dit-on, traductrice en anglais de quelques sermons du prédicateur italien hétérodoxe Bernardino Ochino, qui fit scandale dans l'Église catholique et même dans la Religion Réformée, traductrice encore d'autres ouvrages religieux. Théodore de Bèze lui dédia ses *Méditations*. Elle abominait les représentations théâtrales, pièces et masques. Elle fut longtemps une épistolière attachante, pleine de charme et de talent.

- 5 Énergique, farouche, autoritaire, mère abusive, elle entendit garder son empire sur ses deux fils, Antony et Francis, bien après qu'ils eussent atteint l'âge d'homme, les rabrouant vertement lorsqu'ils ne déféraient pas à ses désirs. Elle mourut en 1610, après quelques années de frénésie, à demi démente.
- 6 L'influence envahissante de cette mère respectable entre en ligne de compte pour une interprétation de la personnalité de Bacon. Héritant d'elle quelque abandon passionné, Bacon dut plier ou biaiser. Il accepta cette présence formatrice et répressive, qui l'incitait à la veulerie et à la fourberie diplomatique. En deuxième ligne de son testament, il exprima le vœu d'être enseveli auprès d'elle.
- 7 De par la personnalité et la position de ses parents, Francis Bacon fut nourri dans le sérail de la politique et de la cour élizabéthaines. Plaisamment, la reine Elizabeth le surnomma « Her young Lord Keeper », lorsqu'en bon courtisan, déjà, il lui décrivait son âge comme étant « juste deux ans plus jeune que l'heureux règne de votre majesté ».
- 8 De la première éducation du jeune Francis, on ne sait rien de précis. On ne peut que présumer ce qu'elle fut, entre un père et une mère humanistes et avertis des méthodes d'éducation du temps. Il dut, aisément, se rendre maître de tout ce que l'on pouvait savoir. Il avait pu, aussi bien, acquérir une connaissance profonde et variée des milieux dirigeants du royaume, de leurs intrigues et de leurs trahisons.
- 9 À douze ans, il partit pour l'Université de Cambridge, à Trinity College. L'âge ne doit pas surprendre. L'entrée précoce fut de règle pour les Catholiques et les Dissidents qui voulaient prendre une teinture universitaire sans avoir, à seize ans, à prêter serment d'allégeance à la religion d'État. Il faut surtout considérer que les deux universités d'Oxford et de Cambridge, à leurs débuts particulièrement, étaient presque exclusivement des séminaires de prêtres anglicans, et orientées vers le sacerdoce. Dès 1575, donc, lorsqu'il quitte l'université après deux seuls ans d'études, Bacon apporte l'exemple précoce d'une filière qui va se développer avec des écrivains célèbres comme Edmund Spenser, Christopher Marlowe, John Donne, George Herbert..., la filière des « Civil Servants », fonctionnaires de la Couronne.
- 10 Au caractère ecclésiastique de l'enseignement universitaire, il faut ajouter, en le soulignant, son aspect scolastique, la fusion thomiste de l'Aristotélisme et du Christianisme, tous aspects dont Bacon fera le procès.
- 11 En juin 1575, et pour une seule année, Bacon alla étudier le Droit Civil à Gray's Inn, les « Inns of Court » constituant, selon le mot de l'époque, la troisième université, laïque celle-là, du royaume.
- 12 Peu après, en une filière non moins traditionnelle, celle de la lecture du Grand Livre du Monde, il partait en France dans la suite de Sir Amias Paulet, Ambassadeur d'Élizabeth, et n'en revenait que deux ans plus tard, ayant, entre autres, rencontré Bernard Palissy et reçu de lui des idées et des modèles de recherche expérimentale.
- 13 Il était rappelé par la mort subite de son père, qui le laissait sans ressources avec une portion congrue (« narrow portion ») et sans appuis, livré, pour son avenir, à ses seuls efforts.
- 14 Son oncle maternel par alliance, William Cecil, Lord Burghley, influent ministre d'Élizabeth, fit la sourde oreille à ses appels et le laissa ronger son frein. La reine même fut réticente. Cet ostracisme intrigue. Se défiait-on de Francis Bacon, dont Harvey signalait l'œil « vipérin » ?

- 15 En 1584, il fut élu membre du Parlement, de la Chambre des Communes, bien sûr, puisqu'il n'était que Francis Bacon, roturier.
- 16 Courtisan dans l'âme et sans vergogne, réaliste cynique, Bacon s'attacha à la fortune du favori d'Élisabeth, le jeune Comte d'Essex, écrivant crûment : « Je considérais à l'époque que My Lord était l'instrument le plus apte à faire le bien de l'État. Et, par suite, je m'attachai à lui d'une manière qui, je pense, se voit rarement parmi les hommes... ». Plus crûment encore, il déclarait à Essex même : « Votre fortune englobe la mienne ».
- 17 Il avait conçu l'espoir de diriger Essex dans sa carrière politique, mais il fut vite désenchanté et douta de faire jamais d'Essex un homme d'État. Les demandes maladroites et insistantes du Comte auprès de la Reine en faveur de Bacon furent reçues froidement et restèrent sans effet. Essex consola l'ambitieux par le don d'un domaine.
- 18 Cette générosité n'empêcha point Bacon, en 1601, lors de la révolte insensée du jeune favori contre sa reine, de témoigner contre lui, de se faire accusateur public... Son rapport officiel entraîna la condamnation d'Essex à l'échafaud. Bacon fit figure de Judas !
- 19 L'accession de Jacques I<sup>er</sup> au trône d'Angleterre, si elle ne satisfit point Bacon dans toutes ses espérances d'auteur et de philosophe, lui ouvrit néanmoins une carrière judiciaire et politique. Devenu Sir Francis en 1603 – mais il faut dire que le roi Jacques fit de véritables fournées de chevaliers – Bacon fut nommé, en 1607, Solicitor General, en 1613, Attorney General, Lord Keeper en 1617, Lord Chancellor et Baron Verulam en 1618, Viscount Saint-Albans en 1621.
- 20 Lorsque Jacques I<sup>er</sup> se rendit en son royaume d'Écosse, ce fut Bacon qui tint le rôle officiel de « Protector », de vice-roi. En grande pompe, il donna audience quasi-royale aux ambassadeurs étrangers, à Whitehall.
- 21 Mais cette même année 1621 qui déployait son triomphe voyait sa chute verticale. Convoqué devant une Commission parlementaire, Bacon fut, sans réplique possible, convaincu de concussion et de corruption, ayant accepté, sinon sollicité, des dons de la part de plaideurs dont il instruisait lui-même le cas... sans pour autant les favoriser en toutes circonstances ! Quand bien même de tels procédés fussent habituels en ce temps-là, Bacon fut condamné, emprisonné le temps du bon plaisir du roi, astreint à payer une amende de 40.000 livres. Il fut toutefois libéré dans les trois jours, son amende employée à désintéresser ses nombreux créanciers. Mais il demeura banni de la Cour, exclu de toute fonction publique. Il se consacra alors à ses travaux philosophiques. Mais trois ans plus tard, en 1626, il mourut dans des circonstances dont nous parlerons plus loin.
- 22 Ce récit d'ambition fiévreuse, démesurée, frustrée et longtemps réfrénée, de triomphe suprême et de catastrophe subite évoque certes, par ses avatars, une destinée « baroque ». Il révèle une sorte de « condottiere » politique et de Machiavel, fourbe, tortueux, bassement courtisan, laquais au besoin. Mais il ne dépeint pas entièrement la personnalité de Bacon, une personnalité éminemment baroque en son intensité et la richesse de ses traits.
- 23 D'un mot, nous dirons que Bacon est un « Furioso » proche des analyses psychologiques de Giordano Bruno. Il nous faut, pour le bien saisir, le comparer aux héros passionnés, abandonnés à leur « mania », du théâtre de Marlowe – Tamerlan, Faust – ou à ceux du théâtre jacobéen des vingt premières années du xvii<sup>e</sup> siècle. Il y a du forcené dans sa façon de vivre.

- 24 Sa passion maîtresse, c'est, dans le langage du temps, l'« Avarice », c'est-à-dire l'avidité, la cupidité, et cela en des applications multiples.
- 25 En Bacon, se manifestent, se rejoignent et se renforcent mutuellement la « *libido habendi* », « the lust for wealth », la « *libido dominandi* », « the lust for Power », la « *libido excellendi* », « the lust for eminence and preferment », la « *libido noscendi* », « the lust for knowledge », la « *libido sentiendi* », « the lust for the pleasures of the flesh ».
- 26 Soif des richesses, soif du Pouvoir, soif des honneurs, soif du savoir, soif des jouissances charnelles, Bacon s'y adonne et s'y abandonne sans mesure. Il mène un train de roi même lorsqu'il n'est pas Protecteur du Royaume. Il entretient châteaux, domestiques à sa livrée – certains de ceux-ci roulant même carrosse ! – bateliers à son nom dont on se dispute les services. Il dépense à profusion et s'endette, car il ne thésaurise pas, l'argent étant pour lui un moyen, non une fin. Homosexuel, il a ses « Ganymedes » (se prend-il pour Jupiter ?). Ces « Mignons », ces favoris, font à ses dépens trafic d'influence, le volent et le grugent. Il n'a cure... C'est un anormal et un amoral, dédaigneux de tout scrupule et de toute vertu, de toute affectivité et de toute émotivité. Il se plonge dans les jouissances les plus diverses de la chair et de l'esprit, parfois extravagantes, parfois quintessenciées, telle l'admiration extatique d'une simple violette... C'est un esthète et un dilettante forcené.
- 27 Il a, en outre, la conscience et le désir fou d'un Grand Œuvre à accomplir dans le domaine du Pouvoir et celui du Savoir. Et il mène le train en vrai condottière de l'Intelligence.
- 28 Bacon est un penseur sans âme, car il a vendu, et immédiatement livré son âme à un Démon dont il se fait le jouet, délibérément, à corps perdu, sans crainte de l'Enfer, sinon dans une délectation de l'Enfer.
- 29 Grand penseur, on le verra plus loin, mais petit esprit. Son ouvrage moral, ses *Essays*, sont, au dire de William Blake, le visionnaire, « de bon conseil pour le royaume de Satan ». Il y évoque les devoirs de l'individu *envers soi-même*, au sein d'une société qui est une jungle. *Homo homini lupus*, c'est une mise en garde et un conseil pratique. Il convient de se prémunir contre les empiètements d'autrui. Safety first ! Parer les coups de la fortune, parer les mauvais coups du concurrent ou du voisin, au besoin par d'autres mauvais coups, par la ruse, la dissimulation, le calcul, le stratagème, la trahison...
- 30 Mais aussi tactique d'empoignade pour s'assurer *Power and Place*, puissance et haute position, en vue de la satisfaction de l'ambition et de la réussite à tout prix.
- 31 « The wisest, brightest and meanest of mankind », dit Pope. Bacon fut bien, entre tous les hommes, le plus sage, le plus brillant et le plus vil !
- 32 Il ne saurait être question de présenter tous les aspects de la pensée de Bacon, ni dans leur variété, ni en profondeur, ni même dans leur expression. Contentons-nous de faire une synthèse des idées-clefs, en nous fondant sur les termes mêmes de l'auteur.
- 33 Encore à la façon des humanistes médiévaux, des scolastiques et même des théologiens, Bacon est un compilateur encyclopédique. Son ambition est de constituer une « Somme » organisée des connaissances humaines passées, auxquelles il veut joindre le pressentiment de connaissances à venir. On a vu qu'il possède d'ailleurs tout le bagage intellectuel de son époque. Il se plaît souvent à faire des « historiques » des problèmes évoqués. Penseur « baroque », Bacon entend non certes nécessairement *rejeter le passé*, mais *dépasser le présent*.
- 34 Il est insatisfait de l'Aristotélisme comme corps de connaissances. La « Philosophie naturelle » du penseur grec est déjà battue en brèche par les constatations apportées par

les découvertes géographiques, cosmiques, physiques, chimiques, médicales de la Renaissance.

- 35 Il en est insatisfait comme instrument de recherche, comme « Organon ». Après Ramus, mais avant le tollé des années 1620, il affirme que « Tout ce qu'a dit Aristote est mensonges et balivernes ».
- 36 Dès son séjour à Cambridge (il avait 12 ans au moins, 14 au plus !), il tomba, dit Thomas Fuller « en dégoût de la philosophie d'Aristote, comme étant stérile et étique, permettant à certains de disputer, à d'autres plus nombreux de se chamailler, à bien peu de découvrir la vérité, à aucun d'y parvenir, si l'on se conforme à ses principes ».
- 37 Il décide alors qu'il est « équipé pour rien si bien que l'étude de la vérité » et il écrit glorieusement à son oncle Cecil : « J'ai pris pour ma province toute la Connaissance ». Il entend être le « Buccinator novi Temporis », sonner le boute-selle des temps nouveaux.
- 38 Il n'est pas moins insatisfait de l'emprise de la religion chrétienne sur le domaine des sciences. Le Savoir est tenu pour d'origine satanique. La Nature elle-même est d'essence diabolique et l'on doit éviter de sonder ses secrets. La religion enfin se préoccupe des causes finales et néglige les causes efficientes représentées par la Matière.
- 39 Quant aux méthodes de pensée aristotéliennes, Bacon, bien avant même qu'il n'ait formulé sa théorie d'ailleurs fluctuante des Idoles du Marché, du Théâtre, du Palais, de la Tribu et de la Caverne, dénonce leur assujettissement, non point aux faits eux-mêmes, mais aux « Autorités », à la tradition, à l'innovation, au préjugé, aux raisonnements erronés, au témoignage inadéquat. La méthode scolastique du syllogisme, selon lui, permet tout au plus de triompher dans les discussions.
- 40 En conséquence, Bacon conçoit et élabore un programme grandiose. Je le cite : « Étendre plus amplement les limites de la puissance et de la grandeur de l'homme ». « Équiper l'intellect pour passer au-delà ». « Améliorer et perfectionner l'usage de la raison humaine en l'investigation des choses ». Se prévaloir des « véritables aides de l'entendement ». Telles sont ses prétentions.
- 41 À cette fin, il convient d'abord de séparer le domaine de la Religion et celui de la Science. On l'avait déjà proclamé et pratiqué à Padoue ! « La Religion », dit-il, « cesse d'être scientifiquement humble et la Science d'être métaphysiquement humble. L'humilité de chacune consiste essentiellement à rester dans sa propre sphère, et à reconnaître la valeur indépendante de l'autre ». « Il est extrêmement sage de rendre à la foi les choses qui sont de la foi ». (*Nov. Org.*, I, LXV).
- 42 Bacon y ajoute la réhabilitation de la Nature. Elle doit être estimée divine et non diabolique. Elle est l'Art de Dieu, « Nature is the Art of God », c'est-à-dire la création de toutes pièces décidée et réalisée par Dieu.
- 43 La Nature est le second manuscrit divin, après les Saintes Écritures. Déployée sous les yeux des hommes, pour leur révéler la Gloire de Dieu, elle est non seulement digne thème d'étude pour qui sait « la lire », mais encore objet obligatoire de dévotion. Déjà Cicéron avait dit que l'Homme est fait pour la contemplation et l'interrogation de la Nature. Désormais on répétera que Dieu se fait le mieux connaître par ses œuvres. La connaissance de la Nature ne découle plus d'une vision de Dieu. C'est cette vision qui résulte de la recherche menée dans la Nature. « Œuvrer sur la matière, qui est la contemplation des créatures de Dieu », tel est le plan du *De Augmentis*.

- 44 La Nature est aussi bien un modèle. L'homme par « l'Art », c'est-à-dire par la réalisation *artificielle*, peut légitimement rivaliser avec la Nature. Rien de diabolique en cela, quoique Satan s'efforce de « singer » la création divine. Ce thème fréquent de la Nature et de l'Art trouve son application favorite dans l'horticulture, qui offre tant de possibilités de « courber » la Nature.
- 45 Troisième mesure nécessaire aux yeux de Bacon : perfectionner les méthodes de pensée et de recherche, en vue du « Progrès et avancement du Savoir ». C'est le titre même de son ouvrage anglais de 1605, plus tard repris en latin. Bacon vise à « un nouvel art de logique, distinct de celui d'Aristote, dans le but envisagé, dans l'ordre de la démonstration et dans le point de départ de la recherche ». Il s'agit de substituer à la *spéculation abstraite* l'*observation de la Nature*. Comme outil opérationnel nouveau, il veut instituer une forme d'induction qui « analysera l'expérience (c'est-à-dire les « faits ») et la mettre en ses composants, puis, par des procédés convenables d'exclusion et de rejet, l'amèneront à une conclusion inévitable ». D'où la composition de « Tables » de faits, ensuite réduites par le rejet de ce qui n'est pas pertinent (« relevant »).
- 46 À la fin de la *New Atlantis*, Bacon énumère les étapes de la recherche, chacune étant à la charge d'« Officiers » aux titres sonores.
- 47 Les « Marchands de Lumière » vont par le monde, recueillant et rassemblant toutes les connaissances, et les expériences déjà faites. Les « Déprédateurs » réunissent les travaux publiés. Les « Mystery Men », c'est-à-dire les « Hommes de Métier », collectionnent les expériences mécaniques et techniques, et les procédés pratiques encore non constitués en « Arts ». « Pionniers ou Mineurs » essaient les expériences qu'ils estiment bonnes. Trois Officiers classent en rubriques et en tables tout ce qui a été ainsi rassemblé : ce sont les « Compilateurs », qui mettent en lumière les remarques ou les axiomes qui *pourront* en être extraits. Les « Bienfaiteurs » se penchent sur ces mêmes expériences pour en tirer des conclusions pratiques ou profitables. Les « Luminaires » (« Lamps »), après consultation des précédents, ont l'initiative de nouvelles expériences, d'une « lumière » plus élevée, et pénètrent plus loin dans les secrets de la Nature. D'autres, les « Inoculateurs », procèdent à ces expériences et font des rapports. Enfin, les « Interprètes de la Nature » élèvent les découvertes ainsi obtenues au niveau d'observations supérieures, d'axiomes et d'aphorismes.
- 48 On voit que Bacon pratique non seulement le travail en équipe, mais aussi bien la division du travail. Mais compilation et tabulation, surtout menées dans des étapes distinctes et étanches, ne semblent guère en mesure de promouvoir des découvertes vraiment nouvelles. Cette utile planification de la recherche se hausse à peine au-dessus de la masse des faits bruts.
- 49 Sans prononcer le mot, l'exprimant par la formule obscure de « prerogative instances », Bacon a seulement pressenti la nécessité des « Hypothèses de Travail » qui orientent la recherche sur des points précis et appellent la vérification. Il a eu conscience de l'impossibilité d'atteindre des vérités finales par la simple induction. Il a voulu, certes, éviter de tourner en rond avec la logique syllogistique. Mais sa méthode inductive, qui eût trouvé son apothéose avec les ordinateurs modernes, ne tourne pas moins en circuit fermé.
- 50 Un exemple concret de la pseudo-science baconienne nous est présenté par son ouvrage au titre révélateur : *Sylva Sylvarum*. C'est, en gros, une compilation de mille observations, un véritable bric-à-brac de connaissances. On y mentionne pêle-mêle des notes sur les

sorcières, sur le moyen de garder fraîches les oranges, sur les « silencieux » destinés à réduire les détonations des canons, sur les maladies du blé, sur la perception extra-sensorielle, etc., etc.

- 51 Référons-nous encore, en un exposé plus ordonné, à l'énumération des expériences secrètes des savants de Solomon's House, dans la Nouvelle Atlantis. Transcrivons-les en termes modernes, à l'occasion. En voici une liste sélective. – Souterrains artificiels – à l'imitation des mines naturelles – pour obtenir, à l'abri des rayons du soleil, des effets de coagulation, induration, réfrigération et conservation des matières. Il y vit des ermites volontaires qui séjournent pour des expériences de prolongation de la vie (nos spéléologues modernes !...). – Enfouissement de matières pour obtenir leur maturation dans le sein maternel de la Terre, à l'imitation des porcelaines des Chinois, lesquelles, on le sait fort bien, mettent cent ans à se parfaire.
- 52 – Tours artificielles au sommet des plus hautes montagnes, pour insulation, réfrigération, conservation, et l'observation des météores (nos satellites modernes !...).
- 53 – Adoucissement de l'eau de mer. – Simulation de météores en laboratoire (Bacon semble envisager des « souffleries »). – Greffes et hybridation des végétaux, pour obtenir des fruits forcés. – Dissection, vivisection, avec réanimation. – Insémination artificielle. – Diététique. – Étude des radiations, télescopes et microscopes. – Études d'acoustique. – Étude des explosifs, canons, feux brûlant sur l'eau et inextinguibles. – Imitation du vol des oiseaux... « Certains degrés » de vol aérien... – Navires et bateaux pour aller sous l'eau et explorer les océans...
- 54 Tout cela est utopique et vue de l'esprit, guère plus que de la « Science Fiction ». Mais, *en même temps*, Bacon montre qu'il croit encore aux pluies de grenouilles ou de mouches, engendrées dans l'air ; il croit à la maturation des choses dans le fumier de cheval et la bouse de vache, producteurs de chaleur douce bien connus des alchimistes. Il admet la génération spontanée de mouches et de « serpents » (en fait, des asticots !) sur les corps putréfiés. Il est encore imbu de la pseudo-science du Moyen Age et autres contes de bonne femme.
- 55 Et surtout il a méconnu, il a rejeté les vraies découvertes scientifiques de son temps : l'explication cosmique de Copernic, le magnétisme de W. Gilbert, les calculs astronomiques de Thomas Harriot et de Walter Warner, l'invention par Napier (Néper) des logarithmes, la circulation du sang énoncée par Walter Warner, proclamée par William Harvey, qui était le propre médecin personnel de Bacon !
- 56 « La Philosophie reçue des Grecs », dit-il hautainement, dans le *De Augmentis*, « doit être reconnue comme puérile, ou plutôt bavarde que génératrice, étant fructueuse pour les controverses, mais stérile en ses effets ». Or, cela s'applique encore plus parfaitement à son cas. Bacon est plus littéraire que philosophe, mille fois plus que savant. C'est un imaginaire sur le papier!
- 57 Ce « Père de la méthode expérimentale », comme on se plaît à le nommer, a certes prétendu « établir pour toujours une union véritable et légitime entre les facultés expérimentales et rationnelles ».
- 58 De quelles hypothèses, de quelles expériences lui sommes-nous redevables ? Le biographe du xvii<sup>e</sup> siècle, John Aubrey, relate qu'alors que Bacon s'en revenait à son château en carrosse avec le médecin personnel du Roi Charles, par un jour de neige, « il vint à la pensée de Monseigneur de s'enquérir pourquoi la chair ne pourrait être conservée dans la

neige comme elle l'est dans le sel. Ils décidèrent de tenter sur-le-champ l'expérience ». Ils achetèrent une poule, la firent vider, et « Monseigneur aida à la bourrer de neige ».

- 59 Ce fut là la dernière hypothèse de Bacon, sa dernière expérience, car il prit froid et mourut dans les trois jours. Il se peut que ce fût là sa première hypothèse, sa première expérience !
- 60 Quoi qu'il en soit, Bacon a donné droit de cité à l'expérimentation. S'il ne fut le vrai Père de la méthode expérimentale, déjà pratiquée, d'ailleurs par de vrais savants, il en fut le parrain éloquent. À de multiples chercheurs, il a ouvert la carrière.
- 61 Ne s'embarrassant d'aucun scrupule, ne se croyant point tenu de respecter quelque « autorité » que ce fût, Bacon, en ce domaine de la science, fit preuve d'audace délibérée de pensée et de déclaration. Il rompit avec la conception qualitative et animiste de la matière, qui avait été celle du Moyen Age et, de son temps même, était encore celle de pseudo-savants illuministes tels Robert Fludd, William Lilly, Elias Ashmole, Thomas Vaughan et d'autres moindres. Il rompit avec la longue tradition des « autorités » : Aristote, Plin, Hippocrate, Galien... Une versatilité et une ambition universelle encore archaïques et antérieures à la spécialisation scientifique lui permettent d'être homme politique, juriste, légiste, logicien, philosophe et chercheur scientifique. Déclarant que « la Philosophie, c'est la pratique de la vie », il amorce l'Utilitarisme. Il élimine les entraves que mettaient à la recherche scientifique la religion, ses problèmes et ses controverses.
- 62 Dans l'histoire des conditions de travail des hommes de lettres et des savants, Bacon fait la transition entre le Moyen Age et la véritable science moderne. Peu avant lui, les penseurs furent les protégés de quelques rois ou grands seigneurs mécènes. Sir Philip Sidney, parangon des nobles élizabéthains, se trouve curieusement placé à un carrefour d'innovations en matière de connaissances, mais surtout de religion hétérodoxe. Il favorise la publication d'ouvrages d'une grande variété : œuvres de Ramus, que Banosius lui dédiera, éditions italiennes de Boccace subrepticement imprimées en Angleterre pour être diffusées sur le continent et même en Italie où elles étaient frappées d'interdit, etc.
- 63 Sir Walter Raleigh, puis le Comte de Northumberland constituent un groupe de recherches avec la contribution de véritables savants comme Thomas Harriot ou Walter Warner, déjà cités.
- 64 D'autres savants ont pu subsister grâce à leur profession, par exemple Harvey, médecin personnel de Bacon au sommet de sa gloire.
- 65 Mais tout change bientôt, et l'on voit apparaître un nouveau type de chercheur : le « Virtuoso ». Plus de Mécènes, mais des ressources personnelles qui permettent de se consacrer au Violon d'Ingres. Le Virtuoso est indépendant et marque son indépendance envers les institutions traditionnelles : Universités, Royal College of Physicians... dont les titres universitaires sont dédaignés. Le Virtuoso est un amateur distingué qui s'adonne à ses recherches selon l'humeur du moment, l'inspiration, le hasard. Versatilité, universalité des intérêts le caractérisent. C'est un « Honnête Homme », un « Bel Esprit », un « Esprit Ingénieux ». Ses activités vont principalement à la constitution et l'enrichissement de « Cabinets de curiosités » aux multiples directions. Mais à Oxford, la famille Tradescant commence à réunir des collections spécialisées d'instruments de mécanique qu'Elias Ashmole plus tard recueillera et logera pour le bien du public. Tous, par principe, s'intéressent à l'expérimentation ou s'y livrent eux-mêmes.

- 66 Quelques brèves figures de « Virtuosi »... Deux cas, d'abord, de personnalités « baroques ».
- 67 Sir Kenelm Digby, fils d'un conjuré de la Conspiration des Poudres, qui fut pendu après son échec, est lui-même personnage voyant et excentrique, catholique militant en religion et en politique. Il épousa Venetia Stanley, d'une grande beauté, de petite vertu et de réputation moindre encore. Désespéré par la mort de cette épouse adorée, Digby se laissa pousser la barbe et les cheveux, mais ne manqua pas de faire faire son portrait par Van Dyck en ces attributs pileux. On le voit plus tard Chancelier de la Reine Henriette d'Angleterre, réfugiée en France. Il commanda une flotte de guerre en Méditerranée contre les pirates barbaresques. Il soudoya un valet de Descartes pour pouvoir observer, par le trou de la serrure, le célèbre philosophe, lequel, comme à l'accoutumée, méditait couché, se redressant parfois pour noter ses réflexions. Il s'introduisit même, sous un faux nom, auprès de Descartes, qui lui assura « que rendre un homme immortel était ce qu'il ne pouvait promettre, mais qu'il était tout à fait sûr qu'il était possible de prolonger la vie jusqu'à l'âge des Patriarches ». La contribution de Digby la plus connue est son « *Discours... touchant la guérison des Plaies par la Poudre de Sympathie* », prononcé en français devant la Faculté de Médecine de Montpellier en 1658. On appliquait l'onguent, non sur la plaie, mais sur l'arme blanche qui l'avait ouverte, la pointe si d'estoc, le tranchant si de taille. La sympathie entre le sang de la plaie et celui resté sur l'arme et imprégné d'onguent provoquait la guérison à distance. Digby, devant la docte assemblée, apporte six séries d'arguments pour justifier sa conception. Ainsi, la paysanne dont le lait bouillant se verse sur le feu jette aussitôt du sel sur le lait répandu : « Elle vous dira que c'est pour empêcher que la vache qui a rendu ce lait n'ait mal au pis ; car sans cela elle l'aurait dur et ulcéré et pisserait du sang et enfin serait en hasard de mourir ». Je passe sur d'autres exemples longuement expliqués, d'une scatologie rabelaisienne... Digby composa aussi des livres de recettes de cuisine. Mais, par ailleurs, ses études d'embryologie, fondées sur l'observation d'œufs aux divers stades de la croissance du poussin, sont un jalon honorable en l'essor de cette science.
- 68 Sir Thomas Browne, médecin à Norwich, auteur de *Religio Medici* et de *Pseudodoxia Epidemica* où, à la suite de Laurent Joubert, il recueille les « Erreurs populaires » de son temps qui entravent la vérité, passe souvent, et de nos jours encore, pour un hurluberlu, parce qu'il avoue innocemment qu'il croit aux sorcières et qu'il souhaiterait « procréer comme les arbres, sans conjonction ». En fait, dans son *Religio Medici*, qui eut un très large public, il fait le point, en 1634, trois ans avant le *Discours, de la Méthode*, etc., de tous les problèmes cruciaux qui se posent à l'Honnête Homme, et il établit ses propres solutions, empreintes de sérieux et de généreuse tolérance. J'ai pu montrer, ailleurs, que ses préoccupations d'isolé rejoignent exactement celles des « beaux esprits » que Théophraste Renaudot assemblait en ses Conférences du Bureau d'Adresses. Browne rédige le testament philosophique de toute une ère. En outre, les recherches de Browne en médecine (où il décrit pour la première fois l'adipocire), en zoologie, en botanique, en horticulture, en embryologie, etc. (il forge le mot « *electricity* » !) le placent parmi les esprits réfléchis et inquisiteurs d'une science encore balbutiante.
- 69 Parmi des virtuosi moins pittoresques, signalons rapidement John Evelyn, historiographe officiel, mais aussi spécialiste d'horticulture et de sylviculture (avec le souci utilitaire de fournir du « Cœur de chêne » pour les constructions navales anglaises !). Mais il ne dédaigne pas, dans son *Acetaria*, de se lancer dans la diététique ni de fixer les proportions de la sauce vinaigrette (trois parts d'huile, une de vinaigre).

- 70 Robert Boyle, bien connu pour sa Machine Pneumatique (« Air-Pump »), pratiqua la médecine sans titres et fit avancer la Chimie médicale, suite de la Iatrochimie de Van Helmont.
- 71 John Wallis, grand mathématicien, employa sa science pour décoder les messages secrets des royalistes pendant la Guerre Civile. Mais, par ailleurs, ses recherches de linguistiques, moins connues, sont de premier ordre pour l'époque.
- 72 Sir Christopher Wren, pour clore cette liste bien incomplète, est universellement célèbre comme architecte de la nouvelle cathédrale Saint-Paul, à Londres, après le Grand Incendie, et des nombreuses petites « Wren Churches » dans les quartiers londoniens. Mais ses travaux, qu'il serait vain d'énumérer ni même d'échantillonner ici, sont d'une incroyable variété. Un résumé en est donné dans *L'Histoire de la Société Royale de Londres*, par Thomas Sprat.
- 73 Faisons toutefois une exception. Dans la savoureuse version française de *l'Histoire de la Société royale de Londres*, publiée à Genève en 1669, on mentionne « l'expérience de transfuser le sang d'un animal dans un autre ». On y lit : « Wren a été le premier Auteur de la noble *Expérience Anatomique de faire des injections de certaines liqueurs dans les veines des Animaux* : ce qui est une *Expérience* qui est maintenant scuë vulgairement : Mais il y a longtemps que celle-ci a été exhibée à leurs assemblées d'Oxford, et de là emportée par quelques Allemands, qui l'ont publiée au jour... De là sont sorties beaucoup d'Expériences nouvelles, principalement celle de *transfuser le sang*, que la Société a poursuivie en divers exemples, qui finiront probablement en des succès extraordinaires ». Ainsi, on relate comment on peut « remettre un cheval lassé avec du sang de mouton ».
- 74 À l'exception de Browne qui, résidant à Norwich, ne pouvait faire partie de la « Société Royale de Londres », tous les chercheurs que j'ai cités étaient membres – souvent parmi les premiers fondateurs – de cette institution d'abord privée. Comme aux Conférences du Bureau d'Adresses, on y parlait la langue nationale, on n'y faisait pas référence aux « Autorités » reçues de l'Antiquité. On écartait les questions religieuses, politiques, ou « d'actualité ». On interdisait les « disputes » et les polémiques de personnes. Mais on veillait – voir la table des matières – à bien souligner que « les expériences » n'étaient pas contraires à la Religion chrétienne... à l'Église d'Angleterre... « à la Doctrine de l'Évangile »..., etc. Mais on faisait, par ailleurs, une place de choix aux « Arts mécaniques », on précisait que « les mécaniques se peuvent méliorer par d'autres gens que les Artisans », et que des « Artificiers » peuvent légitimement se pencher sur les applications Pratiques de la Science.
- 75 Tous avaient un sens particulier du merveilleux, que, sans crédulité, mais sans esprit critique *a priori*, ils admettaient comme naturel.
- 76 Il y a, certes, quelque naïveté dans les questions posées à un correspondant de la Société « en Batauia dans l'Isle de Iaua Maior » :
- 77 – « Quel fondement y a il (sic) touchant ce que l'on dit que les cornes prennent racine et qu'elles croissent auprès de Goa? »
- 78 – « S'il y a un arbre en Mexico, qui fournit de l'eau, du vin, du vinaigre, du laict, du miel, de la cire, du fil et des aiguilles ? »
- 79 Que répond le témoin sur place ? « En m'enquérant de cela, un de mes amis se prit à rire, et me dit que c'estoit une raillerie qu'on fait aux Portugais, parce que les femmes de Goa sont fort à la luxure ».

- 80 Seconde réponse : « Les arbres de *Cocos* rendent tout ce que dessus et bien d'avantage... » Suit une longue note explicative sur les bienfaits des Cocotiers...
- 81 Je voudrais conclure ces brèves indications superficielles. Dans le *Journal* de Pepys, figure le récit d'une transfusion de sang de mouton dans les veines d'un simple d'esprit (une exsanguination complète). À son issue, le patient fut guéri... et remercia sur-le-champ ses médecins par un fort beau discours latin.
- 82 Autre témoignage par Sorbières en 1668, concernant « un fol qui couroit les rues à Paris et qui a été remis en son bon sens par deux transfusions de sang de veau ». Nous haussons les épaules devant cette histoire invraisemblable, alliée à une coïncidence difficilement acceptable... Pourtant, la médecine moderne y reconnaît les exemples les plus anciens de « guérison d'une névrose déambulatoire par un choc humoral ».
- 83 Je n'ajouterai qu'une phrase : Savons-nous bien lire les textes ?
- 

AUTEUR

JEAN-JACQUES DENONAIN

Toulouse